

Yasujiro Ozu, carnets 1933-1963

Jacques Kermabon

Numéro 198, mars 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96420ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

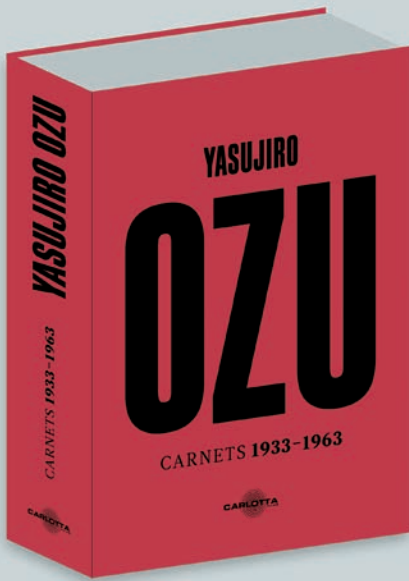
Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2021). Compte rendu de [Yasujiro Ozu, carnets 1933-1963]. *24 images*, (198), 160–162.

Yasujiro Ozu

Carnets 1933-1963

PAR JACQUES KERMABON



↑ Carlotta, 2020, 1262 pages

Parus une première fois en 1996 et depuis longtemps épuisés, les *Carnets* de Yasujiro Ozu bénéficient d'une nouvelle édition remarquablement documentée et dans une traduction actualisée. En ouvrant ce volume rouge de près de 1300 pages, sans doute espère-t-on confusément pénétrer au cœur d'un secret comme si le témoignage d'un des plus grands créateurs du septième art allait nous livrer des clés, sur sa vie, sa mise en scène, le cinéma.

On ne sait trop quand Ozu a commencé la rédaction de ses carnets. Trente-deux ont été retrouvés, le plus ancien commence le dimanche 1^{er} janvier 1933. Ozu a 29 ans, il réside dans une auberge située dans la région de Shinano, il égrène quelques phrases sur le ton d'un haïku : « Le soleil illumine les cloisons de papier. Bruit imperceptible de la fonte des neiges. » Ailleurs, il cite des poèmes ou tente des haïkus personnels dont il reconnaît avec humour les limites. Présente dans les premiers carnets, cette dimension poétique s'estompera avec le temps au profit de notations factuelles.

Les pages les plus fournies sont celles noircies pendant la guerre sino-japonaise. Il y raconte la fatigue, la crasse, la pluie, le froid. Il s'ennuie, lit beaucoup, recopie

certaines des lettres qu'il reçoit dont celles d'une geisha. Leur relation a inspiré Rintarô Takêda pour sa nouvelle *Temps de neige*. Un jour, en mission avec un groupe de soldats, il est amené à donner son nom. « Tiens, vous avez le même nom que le metteur en scène de la Shôchiku. », lui dit-on. Et Ozu de répondre : « oui, à ce qu'il paraît ! »

Ce militaire est comme nous, il ne fait pas le lien entre cet homme réel, face à lui, et le cinéaste déjà renommé. Bien sûr, quand on lit l'évocation de soirées arrosées en compagnie d'amis ou de collègues, on ne peut s'empêcher de songer à des scènes de son œuvre. Certains passages pourraient en être tirés, comme ce moment à la mort en bas âge de son neveu (24 juin 1934). La mère d'Ozu avait conseillé de lui donner du lait en boîte, mais de toute façon trop tard. Restait cette boîte dont on se servait encore. « Cet objet insignifiant à la maison, aperçu là-bas, écrit-il, a bouleversé ma mère : "J'ai failli éclater en sanglot !" m'a-t-elle dit. »

Mais vouloir établir des ponts entre la vie d'un réalisateur et le fruit de son travail ne relève-t-il pas d'une pensée sommaire, illusoire ? Ce qu'il écrit dans ses carnets ressemble à un aide-mémoire. Au hasard, en 1954 : « mercredi 14 avril. Venue d'une journaliste de la revue Shufû to seikatsu. Temps nuageux ; n'ai pas bougé de la maison. » La météo, les visites, celles des amis, de la famille ou du coiffeur, les déplacements, les repas, ses lectures, les films qu'il voit... tout ce quotidien est simplement énoncé, sans guère de commentaires.

Pendant les premières années, il se plaint souvent de n'être pas assez payé – salarié au studio Shôchiku dès son premier film, il y a fait toute sa carrière, jusqu'au dernier, *Le goût du saké* (1962) –, lâche que la tâche du réalisateur est écrasante. Entre autres leitmotifs, il trouve régulièrement que l'écriture des scénarios n'avance pas assez bien. À propos de *Voyage à Tokyo* (1953), lundi 7 mars : « J'ai quelques inquiétudes pour le scénario, il va falloir s'y mettre ! »

Ookubo [un réalisateur] nous a envoyé de Kyôto des algues comestibles de chez "Matsumaéya". J'ai tant dormi pendant la sieste qu'il faisait noir quand je me suis réveillé. Bain. "Négima" [fondue avec des poireaux et du thon], saké et riz aux haricots rouges arrosé de thé vert.

Écriture du scénario ; « on a eu l'idée d'envoyer le couple à la station thermale d'Atami. »

Nombre de ses dimanches commencent par un petit-déjeuner arrosé de saké et suivi d'une sieste. Parfois, il prend des résolutions, alors que son estomac lui fait un peu mal ; 29 avril 1952 : « Veiller à ne pas trop boire ! Et s'y tenir surtout ! S'y tenir ! »

Manger – il détaille les plats plus que tout –, boire, faire la sieste, paresser, et puis les amis, la famille, les disparus, les combats de sumo, les paris sur des courses cyclistes... Le temps s'écoule, on découvre un pays, un monde, une existence. On se sent plus proche de cet homme ordinaire, attachant, mortel « fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui ».

Et bien que nécessairement adossé à ce quotidien, le travail du cinéma est ailleurs et ses films infiniment présents, pour toujours.



↑ Le goût du saké (1962) → Voyage à Tokyo (1953)